

Préface

Requiem pour un Nègre est un tournant majeur dans la production jusqu'ici publiée de Nassur Attoumani. Le lecteur, qui connaît le romancier, le nouvelliste et l'auteur de théâtre, découvrira enfin le poète. De cet artiste, on ne retient trop souvent qu'une silhouette chapeauté et une pièce à succès qui lui colle à la peau depuis plus de 20 ans, *La fille du polygame*. Or dans ce recueil, Attoumani, tout en persistant dans l'ironie verbale, se lance dans une nouvelle forme d'écriture : la complainte. Incertain de ses premiers vers libres, écrits sur un petit cahier lors d'une résidence d'écriture à Tananarive en août 2009, il relit à son retour à Mayotte des pièces de Césaire pour fortifier la colère de son Nègre. C'est finalement l'écrivain malgache David Jaomanoro qui le convainc de poursuivre dans cette nouvelle voie et de publier le recueil. Sans cet ami précieux, le petit cahier aurait sans doute fini à la poubelle...

La question nègre a certes déjà été au cœur de recueils publiés par des poètes de l'archipel des Comores : depuis *Cliquets et cliquetis*¹ d'Ali Ibrahim jusqu'à *Une longue saison d'éternité. La dette de mémoire*² de Mahamoud M'Saidié. Par ailleurs, Attoumani lui-même avait traité la question de l'esclavage dans *Nerf de bœuf*³ en contant le calvaire d'un bouvier zendj arraché à son village et déporté dans une plantation de Mayotte. À l'instar du roman, le recueil prend ancrage dans l'histoire coloniale : il libère la parole d'un esclave noir la veille du 27 avril 1848, jour de l'abolition de l'esclavage à Mayotte. La rancœur de l'homme asservi éclate avec d'autant plus de force que celui-ci n'a plus

¹ Saint-Denis de La Réunion, Orphie, coll. "Prix de l'océan Indien", 2003.

² Paris, Klanba, coll. "Poésie", 2013.

³ Paris, L'Harmattan, coll. "Lettres de l'océan Indien", 2001.

rien à perdre ni plus guère à attendre. Quant au maître, il peut encore jouir de sa supériorité pendant quelques heures. Ce J-1 est donc un moment de grandes tensions.

Choisir la forme poétique de la plainte, c'est courir le risque de s'enfermer dans un lyrisme larmoyant. Mais Attoumani ne s'y abîme pas, ce qui fait de *Requiem pour un Nègre* un chant de douleur et de vigueur à au moins trois titres :

Un mémorandum structuré

La composition du recueil ne doit rien au hasard : 7 poèmes courts et une section se déclinant en 29 plaintes. Cette symbolique calendaire lunaire veut s'émanciper des repères judéo-centrés. En outre, une trame sémantique lie les textes par deux. Du 1 au 2, on passe du particulier au général, de la déploration à l'exhortation. Et le Noir tutoyé dans le 1 semble prendre la parole dans le 2. Les poèmes 3 et 4, eux, mettent en parallèle le passé colonial et le présent ordurier, comme le signe d'un malheur renouvelé. Les poèmes 5 et 6 ont une fonction encore plus testimoniale : un je anonyme décrit la misère et la mort qui règnent sur terre et sur mer. "La dérive des planctons" évoque ainsi sur un mode plus polémique que pathétique les drames migratoires où l'on peut reconnaître le drame des kwassa-kwassa entre Anjouan et Mayotte, mais pas seulement. Du reste, dans *Autopsie d'un macchabée*⁴, Attoumani avait déjà traité sur le mode satirique la question des migrants, renvoyant dos à dos les hypocrites et les profiteurs de tous bords. Profiteurs que l'on retrouve sous la dénomination de *requins* dans le poème 7. Les titres de ce poème et de la section finale se font écho : seuls les naïfs peuvent penser que les *requins* chantent un *requiem* pour les *planctons*. En réalité, il

⁴ Paris, L'Harmattan, coll. "Théâtre des 5 continents", 2009.

n’y aura nul repos, nulle *quiétude* possible pour le Noir tant que le Blanc n’aura pas cessé de mentir sur leur histoire commune. D’où le caractère exceptionnel de ce J-1 où le Noir révolté a quelques heures pour exprimer sa vérité d’esclave face au Blanc rogue. Les 29 plaintes juxtaposent ou entremêlent les voix et les visions des deux hommes, le maître et l’esclave, engagés ainsi dans un dialogue à couteaux tirés ou plutôt à fouets relevés.

Dans son manifeste de 2011 critiquant les poètes de l’archipel des Comores occupés à la célébration sirupeuse des femmes et de l’amour, Sadani vouait à la vindicte toute poésie qui refusait de “jeter la cordée entre l’histoire et l’art”⁵. Le recueil d’Attoumani a justement le mérite de poser des mots sur un passé étouffé voire détourné. Ce passé, c’est celui de Mayotte mais encore celui du monde noir et de ses rapports *siamois* avec le monde blanc. Adjectif clé de la plainte 24 qui dit à la fois l’intensité et la monstruosité de cette dialectique dominé/dominant. L’esclave, dès la plainte 2, dénonce *le mensonge de l’Histoire arrangée*, celle écrite par les maîtres. Il veut mieux faire connaître le détail de *trois siècles d’asservissement immonde, trois siècles d’enfouissement de la vérité* (plaintes 3 et 5). Il en indique aussi la double responsabilité : d’un côté, la férocité de l’Europe, de l’autre l’*apathie* de l’Afrique (plainte 4). La plainte 8 ravive en particulier la mémoire douloureuse de la traite négrière. La 19, elle, rappelle les violences subies par les corps, les imaginaires et les spiritualités. Des litotes comme *Homme déménagé* ou *Éternel délocalisé* (plaintes 8 et 10) font encore plus ressortir l’horreur de la déportation aux Amériques. Or l’Afrique n’a pas toujours été un continent pitoyable : *Moi jadis icône de*

⁵ Sadani, « Pour une poésie qui ose dire son Non ! », dans *Project-îles*, n°2, p. 68, Moroni-Mamoudzou, Komédit-Upanga, 2011.

l'humanité (complainte 5). Et pour cause : elle en fut le berceau (complainte 23) ! De plus Attoumani, sensible au mouvement kémite comme M'Saidié, rattache l'ancienne Égypte au capital inaliénable de l'Afrique : “Des grottes de tes illustres aïeux / Homme sans passé a cloné ton alphabet cunéiforme / Depuis la Haute Antiquité / Sur les papyrus profanés / Il gribouille des bribes de mensonges” (complainte 20). Et c'est avec subtilité que le poète récuse une phrase fameuse du *Discours de Dakar* de juillet 2007, selon laquelle le drame de l'homme africain serait de n'être pas assez entré dans l'Histoire. Dans la complainte 12, le Noir se voit encore stigmatisé à ce propos mais le grief est ici trop paradoxal et la comparaison trop burlesque pour que le lecteur y souscrive : “Homme martyr / Tu as raté ton entrée dans l'Histoire / Comme un virage en épingle à cheveux / Mal négocié en haut d'une falaise escarpée”. L'ironie verbale ne vaut-elle pas mieux que la vengeance : “Tuer les bourreaux ne supprimera pas / Ta disparition des pyramides de l'Histoire” (complainte 16) ?

Sans amnésie ni résignation au *Maktoub* (complainte 14), le Noir doit avant tout croire en lui-même pour recouvrer sa dignité : “Homme concassé / À part toi quel ébéniste t'aidera à varloper / Les madriers dérobés de ta décence” (complainte 7). Mais comment vivre avec un bourreau qui propose de tout oublier en trinquant autour d'un verre de rhum blanc (complainte 24) ? L'idée fixe du Noir est justement d'articuler son identité bafouée à sa mémoire douloureuse. *Je ne peux pas oublier* est le leitmotiv des complaintes 5, 6, 8, 10, 11, 22, 23 et 28. Toutefois cette mémoire est un mélange vertigineux de faits, d'expériences, de lectures et de légendes. Mythe et histoire sont *siamois* eux aussi. D'où des repères temporels souvent brouillés, créant l'impression d'une souffrance immémoriale. Par exemple, le poème 3 offre le spectacle burlesque d'un Blanc

porté par des Noirs dans un contexte de propagande aliénante : “Devant trois indigènes indigestes / Embarqués dans des bottes en cuir / Au fin fond de leurs poitrines perverses / Indicible désordre psycho-dramatique / Car bien avant les temps bibliques / Génocide mental en marche”. Sur l’axe du temps humain, la seule échappatoire au génocide serait-elle le Jugement dernier : “Homme entravé / Ensemble dénouons nos angoisses et nos frayeurs / Avant la grande résurrection intemporelle” (complainte 3) ? Tout le problème vient surtout du complexe d’infériorité qu’aurait le Noir, contracté dès le traité de Bakht en 652 entre trafiquants arabes et souverains locaux : “Il est grand temps d’écarquiller ta poitrine / Combien de siècles encore / Ton cœur de coton restera-t-il cloîtré / À l’âge de l’assujettissement” (complainte 4). Complexe non dissipé qui facilite le *génocide* voire l’amplifie : “De nouveaux négriers se réveillent / [...] La dérive des planctons se mondialise” (poème 6).

Un pugilat rhétorique

L’esclave ne doit plus craindre de dire ce qu’il a sur le cœur et sur la mémoire, malgré les intimidations : “Dans ta tour d’ébène / Leurs côtes d’ivoire / Claquemurent ton humanité” (complainte 15). L’insoutenable doit être décrit : “Je ne peux pas oublier / Le jour où les marchands de l’horreur ont apposé / Leur sceau inhumain sur mon front / J’ai senti mes poumons arrachés / Par des tessons incandescents” (complainte 6). La véritable horreur est d’ailleurs moins de souffrir que voir ceux qu’on aime souffrir : “Je ne peux pas oublier / Tes iris exorbités / Derrière la grille de Gorée”. À l’aube d’une liberté sinon réelle du moins annoncée pour tous, reprendre son destin en main, c’est ne plus laisser dire des contrevérités. Les complaintes 22 et 23 opposent justement deux visions de l’Africain avant sa rencontre avec l’homme blanc. D’un côté, le

sentiment de supériorité face à des peuples jugés primitifs : “Ne t’ai-je pas libéré des fauves carnivores / Qui hantaient tes savanes / [...] Nu je t’ai découvert dans la forêt vierge / Ton peuple portait / Un étui pénien en guise de pantalon”. De l’autre, le sentiment de plénitude au sein d’un cosmos perçu comme bienveillant : “Dans ma savane haute en couleur / Pieds nus je déambulais / Complexe zéro / [...] Houe sur l’épaule / Sagaie dans la paume / Cent pour cent libre sur la terre des ancêtres”. Comment espérer une empathie mutuelle chez deux interlocuteurs aussi étrangers l’un à l’autre ?

Les plaintes livrent de fait une sorte de joute oratoire où les perceptions et les injures se répondent. *Incurable inculte, Nègre ingrat* (complaintes 22 et 23) contre *Abominable homme des neiges, Homme langue fourchue* (complainte 26). Les anaphores, cataphores et parallélismes de construction martèlent un tempo obsédant, comme dans le poème 2. Les allitérations et assonances y dépeignent également les stéréotypes négatifs associés à l’Afrique : *Bourbier des barbares, Palanquin des païens, Marécage des mécréants*. Dialogue de sourds auquel assiste le lecteur, tenaillé par l’écœurement et la compassion. Un échange apaisé semble impossible tant les rapports entre Blancs et Noirs sont asymétriques. Du reste, les métis peinent ici à se poser en médiateurs car ils sont considérés comme les fruits d’un viol infligé aux femmes (complaintes 15 et 23). Cette ancienne souillure vaut humiliation à perpétuité pour l’Afrique : *Par ton sans-gêne je me sens sale* (complainte 23). Or le Blanc semble incapable d’une remise en cause : “Regarde le maître / Figure froissée / Il croule sous la table / Ce n’est pas le rhum blanc qui m’indispose / C’est sa langue fourchue de gouverneur qui me saoule” (complainte 21). Il est pourtant encouragé à la contrition, préalable à la réconciliation : “Ma peau profanée aspire à la paix / Quand confesseras-tu tes crimes / Pourquoi ces années noires / Ne pas les marquer d’une

Pierre blanche” (complainte 25). Rejetant la vengeance, la violence et l’ignorance, le Noir cherche à affirmer sa vérité, son identité dans le respect de ce qui n’est pas lui. La victime ne veut pas devenir bourreau : “Toi qui croupissais dans les abysses de la soumission / Crache vomis éjacule / Ton caillot d’injustice / Dans la rigole stérile / D’un racisme pestilentiel” (complainte 17). La révolte doit être intelligente.

Par ailleurs, le Noir, quand il interpelle son semblable, mêle l’exhortation et l’imprécation, rejetant le fatalisme ancillaire. Ainsi dans la complainte 3, les impératifs d’encouragement (“Redresse l’échine / Décontracte ton corps / Montre l’exemple à ta race excisée”) sont suivis de reproches (“Honte à tes ovaires / Que hante toujours et encore / La marque des scarifications creusées / Par le fouet éclateur du maître”). Lucidité bien ordonnée commence par soi-même ! Les pronoms de la première et de la deuxième personne se mêlent et le lecteur se demande parfois, du maître ou de l’esclave, qui se plaint ou qui accuse. À moins que ce ne soit l’un des deux qui assume tous les rôles pour créer l’illusion d’un rapprochement à la veille d’une journée censée tout changer...

Une ironie libératrice

Dans le recueil, le pathétique est souvent jugulé par l’ironie verbale, comme en témoigne cette métaphore filée : “Je ne peux pas oublier / Les rafales de coups de semonce / Tombés à verse sur ma lignée sans défense / Depuis ma race ruisselle de peur / Et les rigoles d’effroi débordent de honte / Sur mon printemps tourmenté” (complainte 6). La victimisation larmoyante n’est pas gage de salut. Il y a de la virtuosité métaphorique chez Attoumani lorsqu’il détourne ou plutôt retourne des formules rebattues auxquelles il innove un supplément de sens. Ainsi de la vengeance, qui ne se mange pas

forcément froide, mais reste un *plat avarié dans la benne à intégration* (complainte 21). Autre exemple : l'Histoire mensongère devenue une propagande nourricière pour les faibles et les larbins, d'où son efficacité de *gavage de cerveau* (complainte 8). Plus scabreuse, la paronomase *colonisation/sodomisation* de la complainte 9 choque l'homme avili pour mieux le faire réagir : *Remonte ton honneur dérouté !* Moins obscène, l'analogie entre le nœud coulant et le nœud papillon dévoile la propension au lynchage qui n'a jamais vraiment quitté le Blanc (complainte 22). La *conscience caméléon* de ce dernier lui permet l'adaptabilité morale de faire ce qu'il interdit aux autres. Et d'autres métaphores animales font mouche, si l'on ose dire. L'ironie verbale permet en effet une forme de distanciation qui évite le pathos. Telle cette image empruntée au domaine de la conserverie qui matérialise la promiscuité intenable d'humains ravalés à l'état d'animaux : "Souviens-toi / De l'Afrique aux Amériques / Éternel mal de mer / Qu'elle était houleuse la traversée des sardines / Sur les étagères des cales des négriers" (complainte 8). Quant à la France, drôle d'oiseau, elle tient à la fois du gallinacé et du vampire : "Sur tes épaules rabougries / Maître coq te becquetait la nuque" (complainte 12). Ce baiser de mort fait de l'ancienne puissance coloniale le débiteur insolvable du Noir : "C'est grâce à la sueur de mes aisselles / Que ton peuple parade tel un paon" (complainte 10). La devise de la République française est d'ailleurs égratignée dans la complainte 13 parce que le Blanc voudrait payer de mots le Noir au lieu de mettre en actes ses belles valeurs et son beau langage. Langage que le Noir maîtrise pour l'avoir appris de force et qu'il utilise pour affirmer son retour dans le monde des hommes libres. Car comment mieux réaffirmer qui le Noir est (et était) qu'en faisant son miel du langage et de l'éducation imposés ? *Seule l'instruction t'érigera un charisme*, email brillant qui résistera à la *vérité cariée* (complainte 16).

Participent encore de l'ironie verbale les nombreuses références bibliques jalonnant les textes. L'esclave qu'on a détourné de son animisme renvoie en boomerang au maître chrétien des récits de l'Ancien Testament. Il déplore par exemple sa *déportation à Babylone* (complainte 5), façon habile de poser les Africains en peuples élus attendant la destruction de cités pécheresses ennemies. Contrairement au Blanc coupable de démesure, le Noir se définit en homme respectueux de la vie humaine : "Mes mains triment encore et toujours sous la tyrannie / Et l'envie de meurtre frictionne mes doigts / Mais mon peuple n'est pas / Une race d'assassins / Pardon Caïn n'était pas un Noir" (complainte 6). En outre, l'esclave conteste son prétendu rattachement à Cham, le fils de Noé qui vit son père nu et fut maudit par ce dernier. La complainte 26 aggrave même la faute du fils : *Je n'ai pas essayé de sodomiser mon père*, manière de renvoyer à la paronomase choquante de la complainte 9.

Le Noir invoque même, dans le poème 2, le dieu majeur du polythéisme gréco-latin, comme pour prendre à témoin le panthéon le plus improbable que le Blanc lui ait fait connaître : "Prodrome des crimes contre l'humanité / Au nom de Zeus / Au nom de Jupiter / Hier toi piétiner Afrique / POURQUOI ???" Le recours au langage dit *petit nègre* pour interpeller le Blanc n'enlève rien à la nature dérangeante de la question posée ! C'est surtout une façon subtile de renverser les préjugés habituels en prenant le Blanc pour un piètre interlocuteur à qui il faudrait simplifier la syntaxe pour s'assurer qu'il comprenne bien ce qu'on lui dit ! Piêtre, le Blanc l'est en tout cas dans sa manière de nommer le Noir. Son malaise terminologique se traduit par des périphrases pitoyables, moquées dès le poème 1 : *Homme de couleur, Minorité invisible*. En réalité, derrière *Nègre* se cachent de multiples nuances de couleurs et une grande diversité de peuples : *bantou, mandingue, xhosa, ningué, kanak*,

mshenzi (poème 2, plainte 4). Or le Blanc semble incapable de comprendre ou d'admettre cela. Pourtant, ce que demande en fin de compte le Noir, c'est la reconnaissance de son nom et de son origine : "Pour ta rédemption / Demain 27 avril / Toi qui m'as déraciné de ma savane tropicale / Je veux connaître mon ethnologie authentique / [...] Je veux connaître mon berceau d'origine / [...] Je veux connaître mon véritable nom patronymique" (plainte 29). Et l'espoir du Noir tient dans une profession de foi qui sonne comme une formule aussi frappante que fragile : *Seule la rédemption est irrécusable* (plainte 23).

Finalement, *Requiem pour un Nègre* s'avère autant une messe des morts qu'une harangue aux vivants. Devoir de mémoire, exigence de vérité et liberté d'expression : tels sont les sésames qui peuvent ouvrir au Nègre les portes du retour dans l'Histoire connue et reconnue. Se dressera alors l'*aube phallus des temps nouveaux* (plainte 13).

Au lecteur désormais de s'approprier ces 36 textes sous l'éclairage tutélaire de la lune, dont la disparition promet toujours le retour : le Nègre est mort, vive le Nègre !

Linda Rasoamanana
Maître de conférences en Littérature française
Centre Universitaire de Mayotte
Dembéni, septembre 2015